

De l'inutilité contemporaine de la génération

Éric Méchoulan

Number 6, Spring 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2311ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Méchoulan, É. (2005). De l'inutilité contemporaine de la génération. *Contre-jour*, (6), 87–94.

De l'inutilité contemporaine de la génération

Éric Méchoulan

Au premier siècle avant J.-C., les signes de la fin prochaine de Rome angoissaient les esprits. Les prodiges qui, selon les Étrusques, marquent la fin d'une période avaient parlé par deux fois : en 88, une sonnerie de trompette d'une vigueur extraordinaire avait retenti¹, en 44, un astre inconnu était apparu dans le ciel (Octave Auguste en profita pour prétendre qu'il s'agissait de César divinisé). L'époque était aux chiffres, aux horoscopes et à la troublante supputation des temps. Même si, de 88 à 44, nous n'obtenons pas exactement cent ans, les Latins tâchaient d'y lire le passage inquiétant d'un siècle à l'autre. C'est que, pour eux, le siècle ne recouvrait pas une durée uniformément nombrée, indifférente aux états des hommes : en ce temps-là, siècle avait valeur de génération.

Reprenant ce que Héraclite avait dit en passant, Varron, le grand grammairien de cette période troublée, celui dont le docte Palaemon disait

¹ « Le signe le plus important de tous, ce fut le son d'une trompette qui se fit entendre dans un ciel pur et sans nuage et dura longtemps sur un ton aigu et lugubre avec une force telle que tous les auditeurs en furent épouvantés et hors d'eux-mêmes. Les haruspices étrusques déclarèrent que ce prodige annonçait l'avènement d'une autre race et une transformation de l'univers. Car, d'après eux, il y a en tout huit races, qui diffèrent les unes des autres par leurs mœurs et leurs manières de vivre, et la divinité a fixé pour chacune d'entre elles une durée limitée [...]. Quand une race succède à une autre, tout, disent ces savants, subit de grands changements, et, en particulier, la divination : tantôt celle-ci grandit dans l'estime des hommes et touche juste dans ses prédictions, parce que les signes annonciateurs envoyés par la divinité sont purs et clairs ; tantôt elle se trouve rabaissée, lors du changement de race, parce qu'elle est pratiquée à la légère et ne saisit l'avenir qu'avec des instruments émoussés et sans précision », Plutarque, *Vies*, texte établi et traduit par Robert Flacelière et Émile Chambry, Paris, Les belles lettres, 1971, vol. VI, p. 240 (« Vie de Sylla », 6-7). Peut-être, dans mes propres divinations sur le moment présent, ne pourrai-je trouver que des concepts émoussés, en raison même de la transformation supposée.

qu'il était un « porc » en raison de son style relâché², avait tenté de mieux saisir l'arithmétique du temps dans les découpages de la langue (au point d'avoir été le premier à noter et rationaliser l'usage temporellement fort complexe du « futur antérieur ») : il avait ainsi relevé que la durée d'une génération correspondait à un « âge d'homme ». Mais qu'était-ce exactement que cet « âge d'homme » ?

Au siècle suivant, dans la succession souvent malheureuse des empereurs³, Plutarque, discutant un passage où Hésiode parle de la corneille criarde qui atteint neuf âges d'homme, fait dire à Démétrios :

Comment peux-tu prétendre, Cléombrote, que l'année soit appelée « âge d'homme » ? Car la vie des hommes, qu'ils soient « vigoureux » ou — comme certains lisent ce passage — « vieillissants », n'a jamais une durée aussi courte. Ceux qui lisent « vigoureux » entendent par « âge d'homme », avec Héraclite, une durée de trente ans, au bout de laquelle un père voit son fils en état d'engendrer à son tour ; quant à ceux qui écrivent « vieillissants » au lieu de « vigoureux », ils attribuent à « l'âge d'homme » une durée de cent huit ans ; en effet le milieu de la vie humaine est marqué, pensent-ils, par l'âge de cinquante-quatre ans, qui est formé par l'addition de l'unité avec les deux premiers nombres plans, leurs deux premiers carrés et leurs deux premiers cubes⁴.

Philon le Juif, quant à lui, partant du fait qu'un homme est capable à trente ans d'être grand-père s'il a engendré un fils dès le début de sa puberté et que celui-ci a aussi engendré un enfant à quinze ans, suppose plutôt que la génération relève de l'art d'être grand-père⁵. Mais peu importe au fond l'interprétation d'Héraclite qui, sur ce point, ne paraît pas très obscur, l'essentiel est de voir que la notion de génération est une affaire de famille

² C'est en tous les cas ce que rapporte Suétone (*De grammatica*, 23). Sur Palaemon, voir Juvénal, satire VII, 215-243.

³ L'écolier paresseux et piètre latiniste que je fus se souvient encore du catapultage mnémotechnique qui permettait d'en retenir l'ordre : Césauticaclaunégalbovivedido, autrement dit César-Auguste-Tibère-Caligula-Claude-Néron-Galba-Othon-Vitellius-Vespasien-Titus-Domitien — est-ce un signe probant de génération ?

⁴ Plutarque, « Sur la disparition des oracles », dans *Œuvres morales, VI. Dialogues pythiques*, texte établi et traduit par Robert Flacelière, Paris, Les belles lettres, 1974, 415 e 1-10.

⁵ Voir Philon, *Fragments*, Cambridge, Harris, 1886, p. 20.

et, plus précisément, un travail de père et de fils. Même si ce sont les femmes qui procréent, la construction d'une génération tient à la semence des pères. Héraclite lui-même avait bien souligné qu'il n'y aurait pas d'harmonie, s'il n'existait l'aigu et le grave, et pas de vivant sans la femelle et le mâle, qui sont contraires⁶, mais pour ce qui est du siècle ou de la génération, l'essentiel demeurait ce passage du père au fils.

La durée de ce passage d'un âge d'homme à l'autre reste malgré tout ambiguë. Trente ans ou cent huit ans, comme le dit Plutarque ; cent vingt ans, selon la Genèse (VI, 3) ; soixante-dix ou quatre-vingt ans (pour les plus vigoureux) dans le Psaume 90, la durée d'un siècle flotte facilement. Il est d'autant plus significatif que, lors d'un autre moment troublé de l'histoire de Rome, au moment où les barbares menacent l'Empire et où l'anarchie militaire chronique ne trouve de solution que dans les assassinats et les règlements de compte, Censorinus, grammairien latin du troisième siècle, lointain héritier de Varron, semble, pour la première fois, opposer le siècle et la génération :

Le siècle est constitué par la plus longue durée de la vie humaine, délimitée par la naissance et la mort. C'est pourquoi ceux qui ont estimé que le siècle comptait trente ans paraissent s'être lourdement trompés. Ce laps de temps définit en effet une génération, comme l'indique Héraclite, parce que trente ans contiennent une révolution d'âge d'homme ; or cet auteur appelle révolution d'âge d'homme, ce qui mène un homme issu de semence à la possibilité de redonner cette même semence⁷.

Mais Censorinus n'est pas plus proche de notre conception du siècle, puisque, pour lui, elle n'équivaut pas forcément à cent ans :

bien que la vérité soit cachée dans les ténèbres, pourtant les rituels des Étrusques semblent nous enseigner ce que sont les siècles naturels dans chaque cité. On y rapporte que le début des siècles est déterminé de la façon suivante : le jour où les villes et les cités ont été constituées, parmi ceux qui étaient nés ce

⁶ Aristote, *Éthique à Eudème*, VII, I, 1235 a 25.

⁷ Censorinus, *De die natali : Le jour natal*, traduction annotée de Guillaume Rocca-Serra, Paris, Vrin, 1980, XVII, 2.

*même jour, celui qui avait vécu le plus longtemps arrêta, par le jour de sa mort, la mesure du siècle ; parmi ceux qui étaient nés ce même jour, la mort de celui qui avait eu la vie la plus longue constituait derechef la fin du second siècle*⁸.

Et même si l'on supposait que cette durée la plus longue pouvait être à chaque fois de cent ans, la mesure concrète de la vie humaine ne ressortit pas du tout à la même configuration de savoirs que la mensuration abstraite d'une durée linéaire.

C'est seulement depuis peu à l'échelle de l'histoire des hommes que le siècle a désigné un espace de temps toujours identique à lui-même. Pour François La Mothe Le Vayer, érudit sceptique et provisoire précepteur du jeune Louis XIV, la publication de ses *Dialogues faits à l'imitation des anciens* est le signe du « mépris d'un siècle ignorant et pervers⁹ » : ce qu'il entend par là, ce sont encore ses contemporains immédiats. Quand Voltaire écrit *Le siècle de Louis XIV*, il ne va pas de 1600 à 1700, mais suit la génération du roi soleil.

Jusqu'à la Révolution, le siècle n'est autre chose que la génération, ou, tout au plus, que la durée d'une vie, quelle qu'en soit l'étendue reconnue. Il faut, d'abord, la coupure affirmée par les Révolutionnaires entre ce qu'ils appellent eux-mêmes « l'ancien régime » et les nouveaux temps de la République, et ensuite le passage accidentel de l'année 1800, pour que quelque chose comme le « siècle » puisse apparaître. L'historiographie, en plein essor institutionnel et positiviste, va en faire rapidement sa mesure favorite¹⁰.

⁸ *Ibid.*, XVII, 5. Du coup, « dans les *Histoires étrusques* qui ont été rédigées dans leur huitième siècle, au témoignage de Varron, sont consignés le nombre de siècles qui ont été attribués à cette race, le nombre de siècles qui se sont écoulés et les prodiges par lesquels ont été manifestées leurs fins respectives. Il y a été inscrit que les quatre premiers siècles ont été de cent ans, le cinquième de cent vingt-trois, le sixième de cent dix-neuf, le septième a eu le même nombre d'années, nous sommes actuellement dans le cours du huitième siècle et il reste encore un neuvième et un dixième siècle, après lesquels ce sera la fin du nom étrusque. » (XVII, 6)

⁹ François La Mothe Le Vayer, « Lettre de l'auteur », *Dialogues faits à l'imitation des anciens*, Paris, Fayard, 1988 [1632], p. 12.

¹⁰ Et c'est ainsi que l'histoire littéraire, emboîtant maladroitement le pas de son aînée, a pu créer, par exemple, des « dix-septémistes ».

Dès lors, la notion de génération était libérée de sa coalescence avec le siècle. D'une façon bien romantique, dont Alfred de Musset a donné la tonalité générique, toute génération moderne naît malheureuse. Dans sa *Confession d'un enfant du siècle*, la singularité d'une expérience personnelle prend en effet le pli d'un destin de groupe :

Pendant les guerres de l'Empire, tandis que les parents et les frères étaient en Allemagne, les mères inquiètes avaient mis au monde une génération ardente, pâle, nerveuse. Conçus entre deux batailles, élevés dans les collèges au roulement des tambours, des milliers d'enfants se regardaient entre eux d'un œil sombre, en essayant leurs muscles chétifs. De temps en temps leurs pères ensanglantés apparaissaient, les soulevaient sur leurs poitrines chamarrées d'or; puis les posaient à terre et remontaient à cheval¹¹.

Dans l'allure de ce « siècle » (Musset ramène encore en partie le siècle sous la bannière de la génération) dont il nous livre une confession, les pères sont à la fois absents et écrasants (d'autant plus écrasants qu'absents). Le soleil d'Austerlitz illuminait les visages pâlichons des enfants, puis la nuit de Waterloo les empêcha de rêver. Alors la génération promise à la même boucherie que les pères ne trouva plus devant elle que la maladive impossibilité de mourir. Les hommes de l'Empire se virent

si vieux, si mutilés, qu'ils se souvinrent de leurs fils, afin qu'on leur fermât les yeux. Ils demandèrent où ils étaient ; les enfants sortirent des collèges et, ne voyant plus ni sabres, ni cuirasses, ni fantassins, ni cavaliers, ils demandèrent à leur tour où étaient leurs pères. [...] Un sentiment de malaise inexprimable commença donc à fermenter dans tous les jeunes cœurs¹².

La génération moderne est à chaque fois le signe d'un malaise dans le siècle. Quelque chose qui ne passe pas — ou qui, à l'inverse, n'a passé que fugitivement et dont l'adolescence apparaît soudain privée. La génération est le pli que forment des individus arbitrairement rassemblés par l'âge et la présence insurmontable d'une Histoire qui sonne comme un destin

¹¹ Alfred de Musset, *Confession d'un enfant du siècle*, dans *Œuvres complètes*, texte établi et présenté par Philippe Van Tieghem, Paris, Seuil, « L'intégrale », 1984, p. 554.

¹² *Ibid.*, p. 555-557.

empêché. Il faut alors inventer un autre destin. Et cela se fait au moment où les pères sont devenus à la fois encombrants et volatiles.

La génération devient ainsi le mode de construction d'une altérité mise en scène comme un tournant de l'Histoire. Elle garde le halo vague de l'âge d'homme, sans la positivité de la périodisation séculaire (c'est bien pourquoi un Lucien Febvre, par exemple, exprime dans les années 1930 son scepticisme sur l'intérêt de la notion pour décrire des moments historiques). Mais la génération bénéficie aussi de la forme de succession spécifique à la modernité, en particulier esthétique, qui consiste à faire croire qu'un monde irrémédiablement nouveau a surgi des débris obsolètes de la génération précédente. Le rythme des avant-gardes a scandé de la sorte la cascade des générations d'un incessant staccato. Il s'agissait toujours d'une affaire de pères et de fils, mais l'héritage ne suffisait plus, il fallait rebâtir à neuf. Le père n'avait d'intérêt qu'à fournir l'obstacle nécessaire pour mieux bondir dans l'inédit et l'impossible.

Il est vrai que les humanistes de la Renaissance, au moment où ils remettaient au jour nombre de manuscrits antiques, éloignaient en fait les Anciens. L'historiographie moderne a trouvé son énergie dans ce sentiment de plus en plus fort d'étrangeté du passé. On ne cherchait à ressusciter les voix et les présences de l'autrefois que parce qu'elles avaient justement disparues, comme on le voit bien chez Michelet. Mais l'expérience anthropologique a accru encore cette altérité du passé lorsque l'historiographie, au XX^e siècle, a emprunté à l'ethnologie des pratiques et des perspectives.

Cette démarche mi-scientifique mi-idéologique a pour conséquence aujourd'hui la perte de sens historique des jeunes générations et l'absence d'intérêt pour le passé, autrement que dans les reconstitutions grand spectacle du cinéma ou des romans historiques, dans les réjouissances économiques des commémorations ou dans la muséification des événements et des usages de jadis. La coupure avec le passé, qui pouvait avoir des intérêts scientifiques, semble, dans le grand public, n'ouvrir que sur la vacuité causale et le vertige d'un présent qui apparaît simultanément énigmatique (puisqu'on ne peut plus le rattacher à rien) et fascinant. En ayant fait du passé un désert sans ressources d'énergie (donc sans intérêt), la succession

des générations a aussi perdu le sens qu'elle pouvait offrir. La durée et les changements doivent être pensés autrement. Il n'est plus du tout évident que la notion de génération ait encore, du coup, une réelle pertinence.

Il serait sans doute possible de montrer, d'un point de vue sociologique, ce que partagent les adolescents d'aujourd'hui ou ce que les jeunes des années quatre-vingt avaient en commun. Il ne me paraît pourtant pas sûr que ces façons d'expérimenter le monde aient « généré » un sens de la génération. Autant les années soixante ont pu apparaître comme un tournant générationnel, autant les décennies suivantes ne semblent pas avoir suscité de semblables inscriptions dans le temps. On pourrait le regretter et faire de nouveau le procès d'un âge si triste que son malaise (concret, criant, indubitable) ne trouve pas de figure claire et visible. Où seraient passés les grands intellectuels qui faisaient frémir les fonctionnaires de la pensée ? Quels mouvements politiques pourraient aujourd'hui incarner les contestations les plus radicales ? Quelles modes aberrantes seraient susceptibles d'en boucher un coin aux pères de la planète ? Les intellectuels sont devenus des experts importés de temps à autre à la télévision pour y pérorer une minute trente ou relégués dans les universités pour rédiger leurs demandes de subvention. Les mouvements politiques comme l'écologie ou l'alter-mondialisme, en dépit de leurs caractères ponctuellement intéressants et intelligents, partagent fondamentalement le sens du capitalisme le plus traditionnel : la *gestion* du collectif. L'anti(-capitalisme) est devenu alter(-mondialisme) : on ne s'oppose plus, on se déplace sur un terrain partagé, on joue autrement le même jeu. Quant aux modes effarantes, comment les prendre au sérieux après génocides en série, tours en flammes et opérations de police déguisées en guerre préventive ?

Le fait même de considérer l'histoire (avec une minuscule justement) comme l'entremêlement d'inflexions d'échelles variées plutôt que sous la figure d'une route de montagne dont les lacets, nous emportant à chaque fois dans une direction radicalement différente, nous amèneraient enfin au sommet des temps, est peut-être le signe d'une autre sensibilité à ce que sont les âges des hommes. Si la « génération X » est devenue la seule disponible, c'est sans doute que nous n'avons plus besoin d'un tel concept. C'est

pourquoi il me semblait judicieux de trouver dans l'antiquité des exemples fort différents de la génération des temps modernes, afin de ne pas céder facilement à une illusoire désillusion. Ne pas voir se profiler aujourd'hui le style manifeste de la génération des années quatre-vingt, quatre-vingt-dix ou même celle de notre millénaire débutant, signifie peut-être moins un manque ou une faillite qu'un déplacement inaperçu et autonome. La génération n'a pas existé de tout temps sous une forme identique et répondant à une même nécessité sociale, bien au contraire.

De la même façon que les périodes troublées de Rome avaient engendré maintes considérations fort intelligentes sur le sens du temps et ses chronologies intimes ou de même que la modernité postrévolutionnaire avait favorisé ce malaise esthétique et politique incarnable par des générations successives, il se peut que notre époque se situe déjà à l'écart de ces manières de faire. Notre temps impliquerait de multiples *pas de côté* qui ne seraient jamais subsumables sous l'idée de génération. L'enchaînement des âges pourrait devenir autre chose que des affaires de père et de fils, de semence et de combat, de fardeau et de disparition. Un peu de féminin, par exemple, ne ferait pas de mal dans ces histoires de gars.

Au fond, le temps grammatical que Varron avait analysé conviendrait bien, si seulement nous pouvions en déployer toutes les dimensions : le futur antérieur. Mais, si l'on en croit les doctes, Varron était un porc.